



Marc Flandin

C'est dans le roman

Librinova™

Marc Flandin

C'est dans le roman

© Marc Flandin, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-3727-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

RENDEZ-VOUS MANQUÉ

Laurence est nerveuse, agacée. Elle ne supporte pas les gens en retard. Cela la met hors d'elle, car elle a une haute opinion d'elle-même qui lui donne cet air dédaigneux, mû par cette fierté toute parisienne d'une élite pétrie de suffisance. Elle a déjà avalé trois cafés et deux pains au chocolat. Elle scrute d'un regard impatient tous ceux qui rentrent dans le café de Flore. Homme ou femme. Jeunes ou vieux, comme si elle ne savait pas quel âge a David. Ceux qui sont pressés par le temps se reconnaissent à leur façon de regarder autour d'eux, d'observer les autres comme s'ils recherchaient dans les regards un équivalent de stress, d'impatience à partager, unis par leur appartenance au clan des hyper actifs qui se donnent un dernier moment de détente dans ce haut lieu chargé de la grande histoire culturelle de Saint Germain des Prés. D'autres ont tout leur temps. C'est la sagesse de l'intellectuel assouvi ou la décontraction de l'étudiant qui ne compte pas ses heures. Un monde qui se côtoie sans discordance. La plupart de ceux qui sont attablés sont seuls. Ce n'est pas encore l'heure des rendez-vous de milieu de matinée. Les serveurs s'activent, se lancent les commandes à l'emporte voix. Café ou noisette, tartine beurrée ou croissant. On n'en est pas encore à la bière ou au calva. Depuis qu'il est interdit de fumer dans tous les lieux publics, il n'y a plus cette atmosphère des brasseries et cafés parisiens où flottait un nuage diffus de fumée chargée d'insouciance. Les politiques, qui disent ne penser qu'au bien-être des citoyens, ont même obligé les fabricants de cigarette à inscrire en grosses lettres noires sur les emballages colorés : « Fumer tue ». Le marketing de la séduction a fait place au réalisme de la raison. C'est un nouveau conservatisme de bon aloi qui s'est mis au service de la bonne conscience collective. La santé doit y gagner ce qu'une pollution historique et coutumière a perdue. Les mœurs changent, les mentalités s'adaptent.

En ce matin du mois de mars une atmosphère de début de printemps laisse présager une douceur incertaine et attendue en milieu de journée. Sur le boulevard Saint Germain le trafic s'intensifie. Les passants se croisent en s'ignorant. C'est un ballet rythmé et connu de la plupart d'entre eux qui effectuent un trajet quotidien lourd d'habitude. Ici on croit faire partie de l'histoire qui donne une consistance au quotidien routinier. Les pas sont rythmés par les pensées secrètes ou obligées, par les préoccupations du travail à accomplir ou les tourments de la nuit passée qui obsèdent.

Mais que fait David ? Lui qui est si précis dans tout ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il entreprend. C'était bien convenu ce rendez-vous. Il ne s'échappe pas tout de même ? Il a mis du temps à se décider à accepter d'abandonner son hôtel particulier de Neuilly. Trop grand, trop bourgeois, trop riche. Ce n'est pas encore de notre âge ce luxe conventionnel. À vingt-cinq ans Laurence n'aspirait qu'à habiter Saint Germain des Prés. Un quartier vivant ; un lieu empreint d'un esprit façonné par l'âme des artistes et des révolutionnaires en herbe à la barbe naissante et aux idéaux purs. Un monde qui croit aux vertus innées de l'homme capable de s'affranchir des orgueils et des vanités. Une utopie intransigeante et douce à imaginer. Ici c'est moins guindé, quoique ? Les germanopratsins ont leurs us et coutumes. Leurs codes vestimentaires, faits d'une décontraction affichée, répondent quand même aux standards de la mode et des matières nobles. Jeans savamment déchirés, mais assortis de cachemire ou de chemisiers en soie de Dior. Un faux négligé bien étudié en harmonie de couleurs déstructurantes. Ici l'habit fait le moine.

Elle lève la tête pour mieux scruter le boulevard. Laurence c'est un joli minois aux grands yeux noirs, nez fin, cheveux de jais et peau très légèrement hâlé. Son regard résolu espère et interroge. Elle ne craint pas de perdre son âme. Elle a cru voir l'Aston Martin noire s'arrêter sur le passage piéton. Mais non. Ce n'est pas David. Elles se ressemblent toutes ces voitures de sport. Elle les trouve belles, clinquantes et arrogantes, mais elle est incapable de reconnaître une Porsche d'une Maserati. D'ailleurs quand David parle bagnole avec ses copains elle évite de participer à la conversation pour ne pas avoir l'air d'une gourde. Il y a des terrains sur lesquels il est inutile de se risquer. En fait ça ne l'intéresse pas plus que ça. Elle regarde sa montre pour la énième fois. Il a vingt minutes de retard. Elle attrape son portable et appuie sur la touche « rappel du dernier numéro » et tombe à nouveau sur la messagerie. Maintenant elle s'inquiète. Et s'il lui était arrivé quelque chose, comme on dit. Un malaise dans sa baignoire par exemple. Elle a subitement mauvaise conscience. Elle ne pense qu'à elle alors qu'il est peut-être blessé, à l'agonie, espérant la voir arriver pour le sauver. Elle se trouve égoïste. Doit-elle s'empresse de prendre un taxi et se rendre à Neuilly ? Elle se fait son cinéma, pense-t-elle, mais, tant pis, elle se sentirait coupable de ne pas y être allée. Elle se retourne et hèle le garçon et lui fait signe de lui apporter l'addition. Son agacement a fait place à l'inquiétude et à l'angoisse. Elle est au bord de la frayeur. Alors, elle vient cette addition ? Elle n'observe même plus ceux qui rentrent. Il faut qu'elle aille sauver David. Une bouffée de chaleur l'envahit.

C'est alors qu'elle entend à côté d'elle : « Il ne viendra pas ». Elle se retourne comme une toupie vers son voisin qu'elle n'avait même pas remarqué. Il a un visage carré, une chevelure épaisse et des yeux d'un bleu éclatant.

« Qu'est-ce que vous dites ? »

« C'est écrit, là, il ne viendra pas. »

« Vous n'avez rien trouvé de mieux pour draguer ? Ce n'est vraiment pas le moment ! » Mais pour qui se prend-il celui-là ?

Elle regarde à nouveau l'entrée de la brasserie, puis le scrute à présent, comme pour percevoir sa conscience. Il a un côté flegmatique déroutant. Sa quiétude l'agace encore plus et, en même temps la soulage. Il plonge son regard dans le sien et semble lui dire : « J'aime vos yeux ». Puis il s'interrompt, comme si la cloche venait de sonner la fin de la récréation.

« Non, il ne viendra pas. Mais ne vous inquiétez pas, David va bien. »

Là, elle est interloquée : « Vous connaissez David ? »

« Pas vraiment. Je n'en suis qu'au début du livre. Mais maintenant il faut aller choisir les rideaux. À onze heures vous devez être au bureau. Le temps presse. »

C'en est trop cette fois. Elle le regarde avec de grands yeux ronds comme des billes. Sa bouche légèrement ouverte marque sa stupeur. Elle cherche une explication dans son regard. Sa frayeur d'un instant s'estompe. Retour vers l'apaisement.

« Vous n'allez tout de même pas me dire que ce que vous dites est écrit dans le roman que vous lisez ? »

Il ne répond pas. Se lève, repousse sa table et ramasse les facturettes, la sienne et celle de...

« Quel est votre prénom déjà ? »

Elle est bien bonne celle-là, se dit-elle. « Ah ! Parce que mon prénom n'est pas écrit dans votre livre ? »

Il ne répond pas et se dirige vers la caisse, sort de sa poche des billets froissés et n'attend même pas que la caissière lui rende la monnaie. Il revient vers elle qui ne sait plus si elle doit attendre encore, le suivre ou disparaître. Son regard l'apaise même si elle ne comprend pas encore ce qu'il fait là. Mais il sait pour les rideaux et il connaît David.

« Alors, vous venez ? La Place Fürstenberg n'est pas loin, on y sera dans cinq minutes. »

Elle se lève, d'abord un peu hésitante, puis semble décidée à le suivre, mais reste indécise. Il se retourne et un léger sourire témoigne de son contentement de la voir venir près de lui. Ou est-ce cette félicité de l'homme qui découvre une silhouette aux longues jambes et à la gestuelle féline ? Elle a belle allure. Mais Laurence a ce regard interrogateur de celle qui n'y croit pas. David devait la rejoindre au Flore et ils devaient ensuite aller chez Pierre Frey choisir les doubles rideaux du salon de l'appartement qu'il vient d'acheter, rue de Seine, et dans lequel ils doivent emménager d'ici un mois.

Comment sait-il tout cela ? se demande-t-elle.

Elle voudrait comprendre mais n'ose pas lui poser la question, celle qui l'obligerait à lui dire comment il a fait pour deviner et lire dans ses pensées. Il atterrit dans sa vie et saute les étapes. Il en sait trop sur elle. Et que sait-il d'autre ? Elle se sent presque nue devant un inconnu, c'est insupportable. Mais, au fond d'elle-même, l'histoire l'amuse. Et puis s'il donnait une explication rationnelle, la magie disparaîtrait. Attendons de découvrir la suite des événements.

Elle devrait à nouveau appeler David. Pourquoi n'est-il pas venu ?

Ils marchent côte à côte sans rien dire et elle commence à fouiller dans son sac.

« Non, ne l'appellez pas. Il a eu un contretemps. Ça arrive. Ce n'est pas grave... »

Elle s'arrête nette.

« Vous saviez que j'allais l'appeler ? Mais non, en fait c'est logique. Puisque vous avez deviné que j'attendais quelqu'un, il est normal que je l'appelle pour savoir pourquoi il n'est pas venu. Rien de bien surnaturel... »

Elle tente une explication : « Vous saviez que David ne viendrait pas parce que c'est lui qui vous a demandé de venir à sa place, n'est-ce pas ? Vous êtes un de ses amis ! Vous m'avez monté un canular ! »

Il ne répond pas, qui ne dit mot consent, se dit-elle. Elle se sent soulagée. Son inquiétude a disparu. Du moment que David va bien, c'est l'essentiel.

« Vous êtes décorateur, sans doute ? C'est ça ? David a préféré déléguer ce

travail à un spécialiste, ça lui ressemble. C'est son côté manager. »

« Pas du tout, je suis antiquaire. »

Elle réalise qu'ils marchent côte à côte, presque à se toucher, et qu'il sait où il va.

« Pourquoi allez-vous acheter des rideaux ? Un nouvel appartement ? »

Laurence s'interroge. Il sait que David devait venir la rejoindre mais il ne sait pas pourquoi ils voulaient acheter des rideaux ensemble. Regard d'étonnement. Percevoir l'énigme serait plus amusant que d'entendre une explication rationnelle.

« Vous allez vous marier ? »

Laurence botte en touche.

« Et l'antiquaire est-il marié ? »

« Vous savez ce qu'on dit ? L'amour est la lumière de la vie et le mariage en est la note d'électricité. Non, je suis trop indépendant pour envisager de signer un tel contrat. Un contrat à durée indéterminée en plus, donc couteux à casser... »

Ils entrent chez Pierre Frey et se dirigent vers les grands panneaux où sont alignés des pans de rideaux. Elle les fait glisser d'une main alerte comme un militaire passant ses troupes en revue. Les tissus sont classés par matière et couleur. Elle s'attarde sur certains.

« Je voudrais un tissu dans les gris argent et mort doré ».

Il donne son avis. Elle s'arrête pour l'interroger du regard comme si son conseil a quelque importance. Leurs goûts s'accordent, comme s'ils préparaient leur propre installation. Laurence se prend au jeu mais se corrige. Tout cela n'a pas de sens.

Puis elle ose : « Quel est votre prénom déjà ? »

« Paul », lâche-t-il désinvolte.

Son téléphone sonne alors. Elle le cherche au fond de son sac et voit le nom de David s'afficher. Elle décroche et crie David avec enthousiasme. Son visage s'illumine.

« Excuse-moi ma chérie, je ne me suis pas réveillé et mon portable n'a plus de batterie... »

Elle est tellement contente d'entendre sa voix qu'elle ne lui fait aucun reproche.

« Ce n'est pas grave. Ton ami Paul m'avait rassuré... »

Il l'interrompt : « Quel ami Paul ? »

« Il savait que tu ne viendrais pas et il a inventé cette histoire que c'était écrit dans le roman... »

David l'interrompt :

« Mais de quoi parles-tu ? »

La facétie l'amuse.

« C'est drôle, j'en conviens. Mais en attendant je n'ai pas choisi les rideaux. »
Puis elle regarde sa montre et se met à presser le pas.

« Il faut que j'aille au bureau, j'ai une réunion importante... »

Mais David l'interrompt ; son ton manifeste son agacement :

« Bon, excuse-moi, ça peut arriver à tout le monde de manquer un rendez-vous. Ce n'est pas une raison pour me remplacer sine die ! »

Sa réaction l'amuse.

« Mais ce n'est pas grave David, je t'ai dit que je trouvais ça amusant. Je suis un peu déçu mais je ne t'en veux pas. »

« Il faudra quand même que tu me dises qui est ce Paul... »

Elle rit :

« Mais il a l'air très sympa ton copain. Tu me le présenteras la prochaine fois. J'arrive au parking, je te laisse à ce soir. »

Une fois dans sa voiture elle repense à Paul. Un doute la surprend. Et s'il ne venait pas à la demande de David, comment savait-il ? David avait l'air de tomber des nues.

Elle réalise alors que Paul s'était évaporé alors qu'elle était à la recherche du motif ou de la couleur qui lui taperait dans l'œil. Elle avait quelques idées bien sûr, mais elle attendait de se trouver face à un tissu qui la séduirait. Puis elle avait fait le tour du magasin. Plus de Paul. Elle avait demandé à la responsable si elle avait vu le Monsieur qui l'accompagnait. « Oui, il est sorti », lui avait-elle répondu.

Ça l'avait contrariée. Paul avait disparu sans lui dire au revoir. Il n'avait pas voulu lui donner une explication. Elle était sortie dans l'espoir de le rattraper sur le trottoir. Mais personne.

Toute la journée elle a pensé à Paul. Cet homme est une énigme. Malgré sa volonté elle n'est pas arrivée à l'oublier. Aux yeux de ses collaborateurs elle a donné l'impression d'être absente, d'avoir l'esprit ailleurs. Elle n'avait pas son génie combatif comme à l'accoutumé. Elle qui dirige son équipe tambour battant elle a donné l'impression de se relâcher. Personne n'a osé l'interroger. Tout le monde sait que Laurence ne se confie pas. Elle a toujours maintenu une distance qui constitue une frontière infranchissable qu'elle entend faire respecter. Elle pense ainsi s'assurer de son autorité. Une règle qu'elle s'impose pour se maintenir en haut de la pyramide. Elle sait que tous ces machos qui l'entourent n'attendent qu'un égarement de sa part, ne serait-ce que minime, pour lui tomber dessus. Les préjugés vis à vis des femmes ont toujours la vie dure dans l'univers des entreprises. Mais leur curiosité n'en était pas moins réelle. Heureusement, pour certains, quand ils constatent que les forts ont des faiblesses, ils leur trouvent quelque humanité. Mais le sait-elle ?

Elle n'est pas rentrée tard ce soir-là. Elle est impatiente de parler avec David. Va-t-elle enfin savoir qui est ce Paul ? Il est sept heures, le crépuscule tardif marque la saison, comme les jeunes bourgeons qui saluent le cycle de la renaissance de la nature après l'hiver. L'hôtel particulier loge dans le quartier de l'agencement raisonné des pierres de qualité, des huisseries solides, des jardins entretenus et d'une voierie lissée. Elle a rangé la Mini dans le garage entre le Porsche Cayenne et l'Aston Martin. Elle monte les escaliers. Elle va enfin savoir de quoi il retourne. David n'est pas dans le salon, pourtant éclairée, mais la musique l'appelle dans la bibliothèque. Elle lâche ses affaires dans l'entrée, les clés et le bip du garage dans le vide poche de la console et monte quatre à quatre l'escalier très dix-huitième, rambarde en fer forgé et main courante en cuivre lustrée. Elle fait un clin d'œil à Saint Pierre, cette sculpture d'obédience catholique qui n'a rien à faire chez un David. Cette incongruité l'a toujours amusée.

David a la trentaine et est prématurément chauve, mais son regard ténébreux est inquisiteur ce soir. Il a le regard perçant de l'aigle. Cette puissance naturelle émanant de la force du combattant qui ne recule pas. Il est installé dans un fauteuil en cuir noir. Face à la très haute fenêtre d'où l'on peut apercevoir les tours de la Défense brillant de milliers de lumières dans le crépuscule entre une